



■ Paramour – 2011 – Transfert sur bois verni, guirlande lumineuse – diamètre 265 cm – Photo Marc Domage/Galerie Air de Paris, Paris

« Une exposition rétrospective c'est quand même un enterrement de première classe ! » C'est en ces termes humoristiques que Verna présente la grande expo qui lui est consacrée cet hiver. Et de fait l'artiste a inclus dans la scénographie sa propre pierre tombale : granit noir, perfecto, flacons de cosmétique, boots... et un *cockring* (l'artiste se fait un plaisir d'expliquer de quoi il s'agit si le visiteur l'ignore) ! Le tout dans des teintes noires irisées très années 1930. Glamour et macabre irriguent en effet toute l'œuvre de Verna depuis ses premiers dessins au début des années 1990 : on y voyait des femmes mystérieuses, des saintes peu catholiques, des squelettes lamentables et des fées malicieuses... Derrière cette iconographie volontairement anachronique se cachaient déjà le goût de l'anticonformisme et le refus de la classification.

Difficile en effet de trouver les qualificatifs adéquats pour décrire ce travail : kitsch ? *Queer* ? Gothique ? Oui et non, car il y a plus dans cet univers où le corps occupe une place centrale. Verna utilise son corps comme un œuvre en elle-même, la peau couverte de tatouages qui commencent à se superposer : un palimpseste permanent, pour lutter contre « la décrépitude de la chair ». Le corps certes, avec ses muscles, sa peau ornée d'étoiles jusqu'aux

endroits les plus cachés, mais aussi le visage : crâne rasé, étoiles et volutes sur les pommettes, piercings dans le nez ou les sourcils, et lentilles de contact. Il y a donc une force souterraine à l'œuvre sous l'épiderme, cette interface avec le monde extérieur. Car derrière l'ornement de la peau c'est la question de la surface qui ressurgit, comme dans le dessin.

Tatouage et décapage

Lorsqu'il dessine, Verna essaye de s'éloigner le plus possible du geste initial. Il décalque son dessin, le transfère sur du papier récupéré, puis décape chimiquement ce deuxième dessin. Ensuite il rehausse avec du pastel et du maquillage ce qui reste du motif. Au fil des ans les sujets varient mais l'humour grinçant reste présent, comme la dénonciation de toutes les formes d'autorité (endoctrinement, machisme, bigoterie). Le dessin comme colonne vertébrale de son œuvre, depuis l'enfance, et comme une forme de résistance à toutes les modes : Verna réactive constamment des motifs et des supports condamnés à mourir. Car il envisage ce travail sur papier comme une « *thanatopraxie* » semblable à celle qu'il pratique tous les jours sur son corps. Lutter contre la mort à l'œuvre, avec les moyens du bord : dessins, maquillage, tatouages... Sans jamais être dupe.

Le travail de Verna ne peut pourtant pas se réduire à une entreprise narcissique, car il contient un vrai discours sur le statut du corps. Dans les séries d'autoportraits nus Verna prend des poses tirées des grandes œuvres de l'histoire de l'art, qu'il reproduit parfaitement grâce à sa souplesse de danseur. Il les combine avec des postures prises aux rock stars, dans un mélange de culture populaire et de culture savante. Verna rappelle que son physique ambigu lui permet de jouer tous les rôles : « J'ai des hanches assez larges par héritage génétique, donc je peux prendre des poses féminines facilement. » Ainsi la série des *Big Nudes* de Helmut Newton, particulièrement troublante.

Fées et méfaits

Verna serait-il devenu un emblème du débat sur la théorie du genre, puisqu'un grand musée lui consacre une expo solo ? Surtout pas, l'artiste déteste les récupérations, d'où qu'elles viennent. S'il se montre nu, c'est pour réhabiliter la nudité, sans distinction : « Pour moi un corps nu n'est pas sexuel, et le corps nu par définition échappe à toutes les modes. » Il insiste d'ailleurs sur le fait qu'il n'a jamais cherché à avoir un corps « gay » bien qu'il assume son homosexualité, et rappelle que bien souvent les remarques sur son anatomie viennent d'hommes hétérosexuels... Son corps cumule donc plusieurs identités qui déstabilisent les spectateurs, parfois jusqu'au malaise voire jusqu'à la violence : il conserve des traces de plusieurs agressions dont il a été victime.

Brouillage des pistes continu donc, comme avec les baguettes de fées en métal qui prennent des allures de phallus dérisoires, car l'univers des contes de fées hante toute l'œuvre de Verna, comme un lien avec son enfance solitaire. Ce qui n'empêche pas les éléments ouvertement sexuels de surgir au passage, dans une combinatoire toujours renouvelée. Et dans ses morceaux musicaux comme dans ses pièces chorégraphiques l'artiste se réinvente encore une fois, en travesti à per-ruque noire ou en chanteur hard rock inquiétant. Le spectateur déconcerté doute de l'identité de Verna : ne serait-ce pas le but ultime de l'artiste ? Explorer toutes les possibilités de la représentation du corps... vaste projet.